

CALENDRIER

CARNAVALESQUE

DE 1904.

BALS A L'OPERA.

Comus, lun., 5 février.
Atlantéens, mar., 9 février.
Chevaliers de Momus, jeu., 11 février.
Equipe de Protée, lun., 15 février.
Equipe de Comus, mar., 16 février.
Rex, mar., 16 février.

TEMPERATURE

Du 5 février 1904.

Table with 2 columns: Thermomètre de R. et L. CLAUDEL, Opticiens No 121 rue Ouroudet. Fahrenheit Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 5 P. M., 6 P. M.

Evacuation de Cuba.

Un grave événement, qui fait le plus grand honneur aux Etats-Unis, vient de se passer à Cuba. Les Américains avaient pris les armes pour affranchir la Perle des Antilles. Ils avaient promis solennellement de libérer les Cubains d'un joug pesant. Ils ont jusqu'au bout tenu fidèlement leur parole.

Après avoir forcé les étrangers à évacuer l'île, ils l'ont évacuée eux-mêmes. Ils ont laissé pas la moindre trace de leur passage, si bienfaisant qu'il ait été.

En quittant l'île, ils avaient cru devoir conserver certaines troupes d'occupation, pour y maintenir l'ordre provisoirement et lui permettre d'organiser comme elle l'entendrait. Cette seconde mission, ils l'ont accomplie comme la première.

Cuba a adopté, librement, de propos délibéré, la forme de gouvernement qu'elle préférait et s'est constituée en république indépendante à l'extérieur, démocratique à l'intérieur. Aucune pression n'a été exercée sur elle par les Etats-Unis.

Elle a tout ce qu'elle voulait, rien que ce qu'elle voulait et, fière et satisfaite de leur œuvre, les Américains se retirent, laissant absolument libre dans ses aspirations comme dans ses agissements.

Les médiateurs avaient cru tent d'abord apercevoir dans cette conduite de l'Union une arrière-pensée égoïste. Il n'en a rien été.

Leur œuvre achevée, les Américains se retirent simplement, sans chercher à tirer le moindre avantage de leurs conquêtes nouvelles.

Ils sont allés jusqu'à risquer l'avenir de l'une de leurs plus fructueuses industries pour lui assurer la prospérité dès son entrée dans la vie.

Toute cette politique des Etats-Unis, toute cette évacuation de Cuba, dans de pareilles conditions est et restera un des faits les plus glorieux de notre époque.

Rien de plus touchant que les paroles prononcées, à cette occasion, par le président de la république nouvelle, M. Palma. Jamais remerciements n'ont été mieux motivés; jamais gratitude n'a été plus ardente ni plus sincère.

Une nation qui est capable d'accomplir de si grandes choses mérite les applaudissements de toute l'humanité.

GUERRE AU "BOLL WEEVIL".

Nous ne connaissons pas de question plus digne de préoccuper de passionner même l'opinion publique en Louisiane que celle de l'invasion du "Boll Weevil", de l'odieux et maléfaisant insecte qui s'attaque à nos moissons de coton et menace de les détruire complètement. Assurément l'industrie sacrière est bien précieuse; elle fait une place à part à notre Etat dans le monde de la production agricole et manufacturière, mais elle n'a pas le caractère de première nécessité aussi prononcé que la production du coton ou du maïs.

Le coton est aujourd'hui le vêtement de toute l'humanité comme le maïs en est l'aliment. Il était donc de nécessité indispensable que l'on déclarât une guerre acharnée au Boll Weevil (ou Charançon) dès qu'il commencerait à exercer ses ravages.

Il faut avouer que, des l'abord, nos populations n'ont pas apporté dans cette campagne toute l'ardeur désirable. On avait dans le Roi Coton une foi profonde. On le croyait invulnérable, et il fallut que la maladie prit nettement et clairement le caractère épidémique pour que l'alarme se répandit parmi nos planteurs et nos fermiers.

Mais du jour où l'on vit clairement qu'il y avait péril en la demeure, personne n'hésita plus et tous, sans distinction, se mirent à l'œuvre.

Saivant toutes les apparences, le mal nous vint du Mexique et marcha de l'ouest à l'est. C'est là, en effet, qu'est parti le cri d'alarme. Il se fit bientôt entendre sur toute l'étendue de la Louisiane.

Dans ce mouvement qui avait pour but le salut de nos campagnes, le gouverneur de l'Etat, M. Heard, prit une part qui fait grand honneur à son intelligence et à son patriotisme. Non seulement il fit appel aux lumières de nos planteurs, de nos fermiers, de nos savants, mais il s'adressa au gouvernement général, au secrétaire de l'Agriculture, au Président lui-même. Une commission d'experts est nommée pour étudier la question sur toutes ses faces. Elle réussira indubitablement, parce qu'elle n'est composée que d'hommes parfaitement compétents, de spécialistes qui jouissent d'une grande renommée dans l'Union. Nous sommes fiers d'y voir figurer des hommes comme le professeur Stubbs et le docteur Knapp, de Lac Charles. Ce qui prouve en quelle haute estime ces deux hommes sont tenus à Washington, c'est qu'ils étaient tout récemment, l'un après l'autre, à Washington, pour y régler certaines questions relatives à la campagne qui vient de commencer contre le Boll Weevil.

Les travaux sont entamés avec soin et se poursuivent avec succès. Nous voyons pleinement à la veille du printemps. La nature va se réveiller et se mettre en mouvement.

C'est l'époque des essais et des expériences qui, bien dirigées, peuvent conduire à de grands résultats et hâter d'un an la réforme si désirée, le salut tant attendu.

La réforme du costume féminin.

La "Gazette de Cologne" rend compte de l'exposition organisée par la Société pour la réforme du costume féminin, récemment fondée dans cette ville. L'exposition, qui a été ouverte au public dimanche et lundi, comprenait d'abord des modèles de robes et de dessous dessinés par Mme L. de Broyé, de la Haye. Cette dame, qui est la fille d'un peintre belge, a commencé elle-même par faire de la peinture avant de s'occuper de couture et de songer à réformer le costume féminin. Son système consiste à répartir plus également le poids des vêtements et à ne pas charger uniquement les épaules et les hanches.

Mme de Broyé supprime le corset et le remplace par une forte brassière sans bas de baleine ou d'acier. Cette brassière a des épaulettes, mais laisse la poitrine entièrement libre, la supportant simplement. Les vêtements de dessous et les robes ne sont pas coupés en forme de sac, mais se moulent sur la taille sans la comprimer ni la contraindre.

Les robes sont coupées de la façon la plus simple; et une ceinture, placée à une hauteur bien calculée, leur donne un aspect des plus gracieux, si bien que toutes les critiques d'ordre esthétique, formulées d'avance contre la réforme du costume féminin, disparaissent absolument sans objet.

L'exposition a été très fréquente, et les visites y prenaient visiblement un très vif intérêt.

LE TESTAMENT DE LA TOUR.

M. Maurice Tournoux publie, dans l'"Amateur d'Autographe", un testament inédit, et retrouvé tout récemment, de Quentin de La Tour. Cette pièce n'a qu'une valeur documentaire, car elle date de 1768, et le célèbre peintre ne mourut qu'en 1788, après avoir modifié plusieurs fois ses dispositions. Mais elle prouve que, des cette époque, La Tour se préoccupait d'employer utilement la belle fortune acquise par son talent.

On sait qu'il a fondé à Saint-Quantin une école gratuite de dessin et un bureau de charité, et à l'Académie de Paris, un prix que l'on décerne encore aux élèves des Beaux-Arts. Dès 1768, il songeait à créer un prix d'anatomie et de perspective, et il déterminait de la manière la plus précise les conditions du concours.

Les tableaux, dit-il, étant supposés des fenêtres et placés à trois ou quatre pieds du plancher, je demande que la ligne horizontale (sic) soit basse et le point de distance au moins de trente pieds; j'en excepte les vases comme celle de M. Vernet dont l'horizon (sic) est plus élevé et la distance infinie.

—Si vous voulez recevoir son dernier serment?... Elle n'est plus qu'un spasme... extrêmement faible... Sa main était toute froide déjà... Et les yeux toujours comme agrandis par l'épouvante, elle laissa retomber sur le côté sa délicate tête qui, un instant, avait paru vouloir s'élever en avant.

—Marthe de Lauzun-Chabrillac, duchesse de Herford Douglas, venait de rendre le dernier soupir.

—Comment?... Vous?... déjà?... Et c'était presque avec de l'adoration que le duc accueilliit Jean de Vitray, qui, avant midi, se présentait à la villa, le visage si défait, qu'il devait certainement connaître la nouvelle.

—Vous vous trouviez donc à Cannes?... Quelle indication soudaine! mais aussitôt détraquée par cette tranquille et si naturelle réponse de l'officier.

—Vous devez bien supposer que si je m'étais trouvé à Cannes, Clearance, vous m'auriez vu ici dès le matin, dès que l'affreux nouvelle me serait parvenue. J'aurais rejoint ma garnison hier au soir, et je rentrais d'une marche de montagne, quand mon commandant m'a avisé qu'il avait entendu dire, à la gare, que la duchesse de Herford Douglas était morte; et, bien que nous ne passions y croire ni l'un ni l'autre, il m'a immédiatement donné une permission "pour que je vienne prendre des nouvelles..." Hélas! Des Nice, on m'aurait plus sûrement sur les quais; et ici, j'ai eu, tout de suite la cruelle confirmation. Mon pauvre Clearance!

Dans cette minute première de chagrin, la bonté seule de Jean de Vitray était; d'ailleurs, il savait déjà que le duc avait été parfait pour sa femme et donnait les marques du plus profond chagrin.

Et c'était une nature si étrange que Clearance, qu'après avoir eu comme un besoin d'injurier Jean de Vitray, il se jetait à son cou et pleurait abondamment, tout en murmurant: —Elle était si délicate! si douce!... Vous l'avez connue mieux que personne, vous... Pourquoi Dieu me l'a-t-il prise?... C'est abominablement injuste!...

Jean tout rondement, en bon et affectueux cousin, lui rendait son étirement. Et, à ce moment, personne n'aurait certes pu voir en lui autre chose qu'un très brave garçon qui, par son obligeance, son dévouement, va tenter ce que les journées qui séparent la mort de l'enseveli-

ment plus grande. La moindre faute excitera du prix, qui sera remis à l'année suivante". La Tour était d'ailleurs un esprit méthodique. S'il veut organiser dans sa "patrie", c'est-à-dire à Saint-Quantin, un service d'incendie, il donne l'état de sa fortune dans le détail; à l'énumération de ses titres de rente, il joint l'inventaire de son argenterie: 45 cuillers, 57 fourchettes, 7 plats, 4 cafetières, 1 casserole, 6 cuillères à café, 14 couteaux, 1 maillet, 6 flambeaux avec le pert et sa mouchette, 2 boucles de ceint, 2 pistolets à secret, le tout en argent". La Tour demande un enterrement très simple: il fait aux pauvres de généreuses aumônes, assure le sort de ses domestiques et laisse à ses amis beaucoup de legs particuliers; mais il n'admet aucune contestation; "J'exclus de leurs legs ceux qui voudront chicaner, et leur part sera dévolue aux Enfants-Trouvés". Le testament débute ainsi: "Au nom de l'Étre Suprême, dont la bonté et la toute-puissance embrassent l'infinité des globes et l'immensité de l'espace, je déclare et écris mon testament qui institue mon frère du second lit, Jean François de La Tour, lieutenant de cavalerie Gendarmes-Rougnons, etc." La Tour, ami de Jean-Jacques, n'avait pas la impudence "le Vicair Savogard."

Un journal de Vienne, "die Zeit", rapporte un conte de Noël, d'une ingénuité exceptionnelle. Il y avait, cette année, dans une ville de la Pologne autrichienne, un petit garçon, rempli de foi, qui désirait du petit Jésus un cheval, une broquette et un traîneau. Il prit d'abord les moyens humains de les obtenir; je veux dire qu'il apprit le Notre Père et le récita sans faillir. Puis, pour plus de sûreté, et parce que les enfants approchent le cœur de Dieu, il recourut aux procédés surnaturels. Il soupçonna que le Seigneur aimerait peut-être à recevoir une jolie carte postale; il la choisit illustrée et y écrivit sa prière: "Mon Dieu, donnez-moi une broquette, un traîneau et un cheval, puisque je récite le Notre Père sans faire de faute." Il écrivit l'adresse: "Bon Dieu, Ciel" affranchit, mit à la poste le 23 décembre, et attendit les trésors convoités. Pour faciliter la distribution, il avait mis son nom et son adresse, précaution qui se prouve de l'esprit de foi.

Cependant, l'employé des postes, quand il eut entre les mains la carte postale fut perplexé. Mais c'était un bon employé, qui était peut-être un père de famille. Il barra l'adresse, écrivit la mention: "Réfusa par saint Pierre et renvoja la carte postale au trop confiant expéditeur. Seulement, il voulut que l'illusion fut complète et que la carte eût l'air d'avoir voyagé jusqu'aux portes de la Cité bienheureuse. Cherchant quel signe matériel pourrait attester le parcours, il se dit que le Paradis étant situé en dehors des limites de la monarchie austro-hongroise et probablement de l'Union postale universelle, l'affranchissement accoutumé était insuffisant. Il l'alarma pour les intérêts du Trésor. Et froidement, il imposa une surtaxe!

UNE LETTRE POUR LE CIEL.

Un journal de Vienne, "die Zeit", rapporte un conte de Noël, d'une ingénuité exceptionnelle. Il y avait, cette année, dans une ville de la Pologne autrichienne, un petit garçon, rempli de foi, qui désirait du petit Jésus un cheval, une broquette et un traîneau. Il prit d'abord les moyens humains de les obtenir; je veux dire qu'il apprit le Notre Père et le récita sans faillir. Puis, pour plus de sûreté, et parce que les enfants approchent le cœur de Dieu, il recourut aux procédés surnaturels. Il soupçonna que le Seigneur aimerait peut-être à recevoir une jolie carte postale; il la choisit illustrée et y écrivit sa prière: "Mon Dieu, donnez-moi une broquette, un traîneau et un cheval, puisque je récite le Notre Père sans faire de faute." Il écrivit l'adresse: "Bon Dieu, Ciel" affranchit, mit à la poste le 23 décembre, et attendit les trésors convoités. Pour faciliter la distribution, il avait mis son nom et son adresse, précaution qui se prouve de l'esprit de foi.

Cependant, l'employé des postes, quand il eut entre les mains la carte postale fut perplexé. Mais c'était un bon employé, qui était peut-être un père de famille. Il barra l'adresse, écrivit la mention: "Réfusa par saint Pierre et renvoja la carte postale au trop confiant expéditeur. Seulement, il voulut que l'illusion fut complète et que la carte eût l'air d'avoir voyagé jusqu'aux portes de la Cité bienheureuse. Cherchant quel signe matériel pourrait attester le parcours, il se dit que le Paradis étant situé en dehors des limites de la monarchie austro-hongroise et probablement de l'Union postale universelle, l'affranchissement accoutumé était insuffisant. Il l'alarma pour les intérêts du Trésor. Et froidement, il imposa une surtaxe!

—Si vous voulez recevoir son dernier serment?... Elle n'est plus qu'un spasme... extrêmement faible... Sa main était toute froide déjà... Et les yeux toujours comme agrandis par l'épouvante, elle laissa retomber sur le côté sa délicate tête qui, un instant, avait paru vouloir s'élever en avant.

—Marthe de Lauzun-Chabrillac, duchesse de Herford Douglas, venait de rendre le dernier soupir.

—Comment?... Vous?... déjà?... Et c'était presque avec de l'adoration que le duc accueilliit Jean de Vitray, qui, avant midi, se présentait à la villa, le visage si défait, qu'il devait certainement connaître la nouvelle.

—Vous vous trouviez donc à Cannes?... Quelle indication soudaine! mais aussitôt détraquée par cette tranquille et si naturelle réponse de l'officier.

—Vous devez bien supposer que si je m'étais trouvé à Cannes, Clearance, vous m'auriez vu ici dès le matin, dès que l'affreux nouvelle me serait parvenue. J'aurais rejoint ma garnison hier au soir, et je rentrais d'une mar-

che de montagne, quand mon commandant m'a avisé qu'il avait entendu dire, à la gare, que la duchesse de Herford Douglas était morte; et, bien que nous ne passions y croire ni l'un ni l'autre, il m'a immédiatement donné une permission "pour que je vienne prendre des nouvelles..." Hélas! Des Nice, on m'aurait plus sûrement sur les quais; et ici, j'ai eu, tout de suite la cruelle confirmation. Mon pauvre Clearance!

Dans cette minute première de chagrin, la bonté seule de Jean de Vitray était; d'ailleurs, il savait déjà que le duc avait été parfait pour sa femme et donnait les marques du plus profond chagrin.

Et c'était une nature si étrange que Clearance, qu'après avoir eu comme un besoin d'injurier Jean de Vitray, il se jetait à son cou et pleurait abondamment, tout en murmurant: —Elle était si délicate! si douce!... Vous l'avez connue mieux que personne, vous... Pourquoi Dieu me l'a-t-il prise?... C'est abominablement injuste!...

Jean tout rondement, en bon et affectueux cousin, lui rendait son étirement. Et, à ce moment, personne n'aurait certes pu voir en lui autre chose qu'un très brave garçon qui, par son obligeance, son dévouement, va tenter ce que les journées qui séparent la mort de l'enseveli-

ment ont de particulièrement cruel.

—Je ne vous quitte pas bien entendu, et me mets à votre entière disposition. Déchargez-vous sur moi, je vous en prie... —Merci! Merci! Jean!

Le duc lui prouvait les mains à présent, et les serrait avec une sincère affection. Il sourit même. Car le soupçon qui l'avait assailli en valant s'évanouissait devant cette allure si franche, si correcte. Quo de haines, du reste, s'oubliait devant la mort! Et, entre eux, y avait-il jamais eu autre chose que de l'antipathie?

Puis il dit ce qui avait été fait, les dépêches envoyées, les dispositions prises, les obéquences qui auraient lieu le surlendemain, pour que les parents de Marthe et sa mère à lui fussent en le temps d'arriver; ils quittèrent Paris ce soir, seraient de retour à Cannes.

—Jusqu'à là, Jean, je vous serai bien reconnaissant de ne pas me quitter! —Et! cousin, ne sais-je pas frappé comme vous? Je l'aimais bien autant que mon cœur! Sa douleur, pourtant, n'était pas très démonstrative; c'était le chagrin tranquille du bon garçon philosophe qui sait à quel point il est inutile de se révolter contre l'inévitable.

Venez la voir, dit le duc. Ils se rendirent dans la chambre de la morte. Sur le seuil, Jean eut un grand frisson, mais

Par bien-séance.

Les personnes qui désirent la publicité de nos colonnes voudront bien nous en faire la demande, à la façon qui leur conviendra, pourvu qu'il y ait une démarche indiquant le souci de la bien-séance.

Si nous sommes heureux de faire bon accueil à toute communication réunissant les conditions que nous exigeons, nous aimons bien connaître ceux qui nous ont redoublés d'un procédé court-tois.

THEATRES.

OPERA.

La musique de "Messaline" nous plaît de plus en plus; nous y découvrirons à chaque nouvelle audition de l'œuvre des pages d'une grande beauté.

L'opéra d'Isidore de Lara a été fort bien interprété hier soir par Mme Bressier-Gianoli et les autres artistes de la troupe de grand opéra.

L'œuvre immortelle de Gounod, "Faust", figure à l'affiche du spectacle de ce soir. La distribution pourtant ne sera pas la même qu'aux représentations précédentes de cette pièce.

Le rôle du Docteur Faust sera chanté par M. Mikaelly et celui de Marguerite par Mme Duperré-Mikaelly.

Le spectacle de ce soir ne laissera rien à désirer au point de vue artistique.

Mme Patti a été invitée à y assister et nous dit qu'elle a accepté l'invitation.

Demain est matinée "Messaline". Ceux qui vont au théâtre le dimanche pour rire, pleureront demain soir, car la direction a décidé de donner "Les deux Gosses", grand drame contemporain dont Pierre Decouglies est l'auteur.

Le succès de cette œuvre a été si bruyant sur toutes les scènes où elle a été montée, que nous nous demandons si notre salle de l'Opéra ne sera pas trop exigüe demain pour recevoir tous ceux qui voudront assister à la représentation.

BUSINESS ROUEN.

Dernière de "Six Hopkins", avec miss Rose Meville dans le principal rôle que l'a rendu célèbre.

Dimanche, première de "A Prince of Fatters", pièce appréciée au plus grand succès.

TULANE.

"King Dadd" fait toujours salle comble au Tulane.

Hier, grande représentation de gala, en l'honneur des élèves de collège Tulane.

Dimanche deux grands concerts donnés par le célèbre Maestro Créateur.

Il y aura foule à la matinée, comme à la représentation du soir.

ADELINA PATTI.

Voici l'incomparable Adolina Patti parmi nous, sur la scène de ses premiers succès de jeunesse. Après tant d'années passées à l'étranger, au milieu des fêtes dont elle a été l'objet, il est tout naturel que, à sa réapparition, les vieux amateurs, les plus fins connaisseurs d'autrefois se demandent avec anxiété où elle en est et ce qu'elle a pu gagner ou perdre durant une absence si longue, si occupée, ce qu'est devenue la voix d'or, ce qu'est devenue l'artiste sans égale qu'elle était jadis.

Il est difficile de répondre à ces questions.

Le sang-froid vous manque en face d'un pareil talent. Tout entier à l'admiration qu'elle vous inspire, indépendamment de vous, malgré vous, même, vous en arrivez à perdre la juste notion des choses et de leurs proportions, vous ne savez à quoi vous en prendre, de l'organe qui vous enchante ou de l'art qui vous subjuge.

Patti se fera entendre aujourd'hui en matinée, à deux heures, à l'Opéra.

GRAND OPERA HOUSE.

Dernière représentation de "The Evil Men Do", l'œuvre de Théodore Kremer tout applaudi.

Dimanche, seconde série de représentations de "Résurrection", chef-d'œuvre de Tolstoï, par la troupe Baldwin-Melville.

NOT POUR RIRE.

Propos de femmes. —N'est-ce pas Mme B... votre amie, qui était placée à côté de vous, dimanche, à la Madeleine? —Oui, c'était elle! —Sa robe est bien mal faite. —Horriblement... mais si elle était bien faite, elle ne lui irait pas.

DEPECHE

Télégraphiques

New York, 5 février.—Un cocher de fiacre au nom de Moffatt vient d'être traduit en justice sur une accusation de vol portée contre lui par Mlle Clayborne Sheldon, de Buffalo.

A son arrivée, le 15 janvier, Mlle Sheldon a voulu se faire conduire à un hôtel sur Broadway, et Moffatt après lui avoir demandé cinq dollars, lui a fait faire tant de détours, que finalement, au lieu de l'hôtel, elle s'est arrêtée dans le cabi, lui disant qu'elle ferait le reste du chemin à pied.

La dessus Moffatt lui a signifié qu'elle ne sortirait de la voiture qu'après lui avoir donné \$100.

Mlle Sheldon s'est mise à crier et le cocher l'a saisi à la gorge et lui a jeté sur la figure un mouchoir saturé de chloroforme.

Quand elle est revenue à elle elle était étendue dans un fossé et se sentait malade et toute étourdie.

Moffatt lui avait pris \$45 en argent et une bagne valant \$175, sa montre et plusieurs petits articles.

Le plus curieux de l'affaire c'est que ce vol ait été commis rue Quarante-neuvième, près de l'avenue Hauteville, qui est un quartier très fréquenté le jour et la nuit.

D'après le signalement donné par Mlle Sheldon la police a re-

connu Moffatt et l'a arrêté. Il avait quitté sa place le 16 janvier, au lendemain de l'affaire.

Tonnage insuffisant.

San Francisco, 5 février.—Il a été prouvé par le mesurage de vaisseaux français dans le port par l'inspecteur que ces navires sont classés au-dessous de leur tonnage réel, et que le gouvernement a touché moins d'argent qu'il n'aurait dû pour les émoluments des pilotes, les frais de dock et les droits de douane.

Le gouvernement avait jusqu'à présent permis aux vaisseaux français d'enregistrer leur tonnage d'après leurs propres mesures, mais comme il a été découvert que le tonnage de vaisseaux français estimés à plusieurs centaines de tonnes au-dessous de leur tonnage l'ordre a été donné à Washington de soumettre les navires français au même mesurage que les vaisseaux américains.

DERNIER DELAI.

Washington, 5 février.—Un diplomate au courant de l'attitude du Japon dans la situation actuelle d'opinion que le gouvernement de Tokio n'attendra pas plus longtemps qu'aujourd'hui la réponse de la Russie, à moins que pendant ce temps un avis indirect satisfaisant sur sa nature ne soit reçu.

Barge perdue.

Philadelphie, 5 février.—Le chaland perdu au large de la station de sauvetage de Cold Springs, mercredi dernier était le Puritan, qui remorquait le Nathan Hale, suivant des avis reçus à la Bourse Maritime. L'équipage a été sauvé. On suppose que le remorqueur Nathan Hale aura quitté Norfolk pour New London.

CANONS DEFECTUEUX.

Washington, 5 février.—La dépêche suivante du capitaine Train, président de la commission d'inspection, envoyée hier de Fort Monroe a été reçue au département de la marine.

Pendant que la commission d'inspection essayait les batteries de canon à bord du cuirassé Iowa les deux canons de la tourelle d'avant à tribord ont éclaté à la gueule.

Pis d'autres dommages qu'aux canons et à une embarcation. Pas d'accident de personnel.

Augmentation de droits de douane.

La Havane, Cuba, 5 février.—Le décret du président Palma augmentant des droits de douane augmentement à l'autorité qu'il a été conféré par le Congrès, a été promulgué aujourd'hui. Il entre en vigueur lundi.

Chute du prince héritier d'Allemagne.

Berlin, Allemagne, 5 février.—Le prince héritier Frédéric Guillaume est tombé de cheval en marchant à la tête de sa compagnie des gardes aujourd'hui à Potsdam. Le cheval a fait un écart et est tombé, entraînant son cavalier.

L'alarme a été considérablement donnée, le prince n'est remis sur pied, s'aidé par ses camarades, et pu bientôt remonter à cheval et reprendre sa place à la tête de la compagnie.

—Ma pauvre petite Marthe! bégaya Jean, en allant s'agenouiller devant elle.

Et il se rappela aussi un fois où elle était très malade... d'une fièvre typhoïde... et où on l'avait crue morte... Sa main était ainsi, pas plus froide, molle comme il la trouvait encore... Oh! était-ce bien possible, était-ce bien vrai que la mort la lui avait volée?

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

No 27 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES PREMIERE PARTIE

IX

LE PRIX DU PARDON.

Suite.

—Elle souleva ce cristal; et, à droite, dans la rainure, apparut

une fente qui permettait d'y glisser un billet et de reposer le cristal sans qu'on aperçût aucune déviation dans la cage. Ying! fois ils avaient correspondu ainsi, sans que le duc, bien qu'il commençât de l'observer lors de leur précédent séjour ici, eût en le moindre doute.

Et quand ce cadre de cristal eut été remplacé, il lui sembla que le bien-aimé avait déjà sa lettre. Ne serait-il pas en effet le premier à accourir? Et n'aurait-il pas toute liberté d'aller et venir dans cette maison?... Il la "voilà" même, peut-être?

Et cette pensée atténuait, un peu, l'affreuse impression de mort, qui l'envahissait à tel point maintenant, qu'elle se demandait si elle aurait la force de regagner sa chambre.

Il le fallait, pourtant, et qu'elle se reconchât, sans l'aide de qui que ce soit, que son mari fut bien persuadé qu'elle n'avait pas bougé de chez elle. Sans cela, ou ne chercherait-il pas, dans sa maison.

Ce fut long et atroce ment cruel; les battements de son cœur s'arrêtèrent sans cause, et elle croyait qu'elle allait s'éfondrer dans le comloir... puis, au milieu de sa chambre... au pied de son lit...

Enfin, en s'appuyant à la muraille, en s'accrochant aux meubles, et, dans sa chambre, en rampant, elle parvint à s'étendre à demi sur son lit, sans que

la servante eût rien entendu. Mais elle fut incapable de cette chose toute simple: y hisser ses jambes; et, dans les efforts qu'elle faisait, elle heurta la table de nuit... Sa potion tomba... La femme de chambre s'éveilla enfin...

—Ah! mon Dieu... ah! mon Dieu, madame la duchesse, voulez-vous bien se pas vous lever sans moi! s'écria-t-elle très sincèrement.

Et dès que le duc, puis le médecin, réveillés et attirés par le pitiément, arrivèrent dans la pièce, cette explication fut tout de suite admise comme la vraie, car la servante n'allait pas avouer qu'elle s'était endormie: "Madame la duchesse s'était éveillée en sursaut et, sans rien demander, comme une folle, comme on la voyait là, en ce moment, la bouche contractée, les yeux hagards, elle avait voulu se lever..."

—Si je ne m'étais pas élancée, elle tombait tout de son long... Le duc, très impressionné, bé gayat: —Docteur... docteur... Mais que faire?... Le médecin, navré de son impuissance devant une crise aussi soudaine, répondit: —Priez Dieu pour elle, monsieur le duc!

—Vous ne voulez pas dire?... —Hélas!... Le médecin mit la main de la duchesse dans